

de fer. Tu connais mes intentions : elles sont pures, elles ne veulent que le salut de la patrie."

"Qu'en penses-tu, demanda Jupiter à Lucien?" Lucien sourit, haussa les épaules et ne répondit rien.

La seconde prière fut celle d'un jeune écolier auquel le travail répugnait beaucoup, qui ignorait même de qui Jupiter était né. "O illustre fils de Diane, disait-il, que ne me fais-tu sortir de ce maudit collège! Tous les jours je suis surchargé d'ouvrage, je n'ai point l'esprit fait pour m'appliquer au travail, et mon maître, que j'ai grand-peine à supporter, me punit toujours. Si par malheur je dis un mot à mon voisin, une punition; si j'en ris, une punition: aussi me voit-on tous les jours soit à genoux dans les salles, soit en silence dans les cours; partout je suis baffoué; je suis la risée de tout le monde; souvent même je me passe de manger. Jupiter, si, comme je le crois bien, tu as fait des études, tu dois être très-porté à me secourir: tout ce que je te demande, c'est de sortir de cet infâme collège, et ensuite je n'aurai plus besoin de toi!"

Assurément, dit Lucien il faut-être enfant pour parler de la sorte.

Vint ensuite la prière d'un médecin. "Jupiter, Jupiter, s'écriait-il, les médecins ne sont donc pas faits pour vivre! Depuis plusieurs mois je n'ai eu personne à soigner, nul n'est venu me consulter. En vain, dernièrement, j'ai voulu faire languir la maladie d'un riche seigneur, il est revenu à la santé malgré moi. Maintenant que vont donc faire les médecins? Vont-ils se voir contraints à mendier honteusement leur pain? Jupiter, est-ce là de la justice? La peste, la famine, les fléaux de toute espèce sont-ils renfermés pour toujours dans leurs sombres demeures? ... Non, j'ose l'espérer, il n'en sera pas ainsi. Bientôt nous verrons descendre les maladies sur la terre; bientôt aussi nous pourrions vivre honnêtement. Illustre Jupiter, daigne, je t'en conjure, exaucer mes vœux."

Depuis longtemps la prière d'un avare attendait à la porte; elle entra enfin. "Puisant Jupiter, toi qui possèdes des trésors infinis, que ne laisses-tu tomber quelques pièces d'or sur la terre? Il ne t'en contenterait rien, tandis que ce serait pour moi d'un secours immense. Ah! que je serais heureuse si un matin, à mon réveil, j'apercevais la terre couverte d'or! Tu le vois, je ne fais pas un mauvais usage de mon argent; il est toujours enfermé avec soin, et souvent je le visite. En me confiant quelque petite partie de tes trésors, tu les placerais entre bonnes mains, car, tu le sais, jamais je n'ose déboursier une obole, pas même pour des choses très utiles; j'ai toujours l'œil partout afin que

rien ne se perde; je ne me nourris que de ce qu'il y a de plus mauvais, souvent même je ne mange rien. Fais donc en sorte, puissant Jupiter, que je conserve longtemps intacts mes petits trésors et qu'ils s'accroissent de plus en plus du fruit de mes épargnes continuelles."

Jupiter adressa alors à Lucien quelques paroles bienveillantes: mais leur conversation ne fut pas de longue durée, car une multitude innombrable de prières arrivèrent à la fois; les gémissements, les plaintes, les paroles entrecoupées de sanglots, les cris de victoire... de longs jans... s'entremêlaient entre eux et causaient un désordre à n'y rien comprendre. Parmi ce tumulte une voix se fit entendre au-dessus de toutes les autres; c'était celle d'un des philosophes les plus remarquables de l'époque: "Puisque la barbe, disait-il, est pour les philosophes l'emblème de la sagesse..." Lucien ne put saisir le reste, car il fut pris d'une si violente envie de rire qu'il se réveilla en sursaut, et il se retrouva sous son chêne dans la même position qu'auparavant.

N. L.

L'ABEILLE.

"Forsan et hec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 8 JUIN 1859.

La semaine dernière, après un joyeux congé, nous arrivions fort satisfaits sous le toit hospitalier du collège. Nous avions joui à l'aise des plaisirs de la campagne, et nous nous étions égayés de notre mieux. Une jouissance d'un nouveau genre vint terminer la journée, jouissance plus relevée, plus solide.

A peine de retour, nous nous rendimes à la chapelle de Marie. Depuis un mois, cette enceinte avait retenti, tous les soirs, de saints cantiques. Tous les soirs, nous nous y étions agenouillés pour rendre grâce à Dieu des bienfaits du jour, et lui demander sa protection pour le sommeil de la nuit. Le mois des fleurs allait maintenant finir nous venions présenter nos adieux à celle qui en est la patronne.

Ces adieux n'avait pas la tristesse des adieux ordinaires: ils ne présageaient ni l'éloignement, ni l'exil; car des chrétiens ne sauraient se soustraire à la sollicitude de Marie: elle est en tout temps leur gardienne. Toujours elle tend les bras au pécheur abattu pour le relever. Toujours aussi elle couvre de son aile le juste qui marche dans les sentiers de la vertu. Il ne s'agissait donc dans ce dernier écho de nos prières du mois que de lui renouveler nos témoignages d'amour, de confiance et de gratitude.

Pour un bon cœur, il n'y a pas de plaisir plus doux que celui de la reconnaiss-

sanca. Nous devons beaucoup à notre mère. Souvent notre âme fatiguée a trouvé au pied de son autel un délicieux repos; souvent nos facultés ralenties par la sécheresse et le vide des choses de la vie, y ont retrempe leur vigueur. Notre satisfaction en la remerciant était donc d'autant plus grande que ses dons avaient été plus précieux.

Tandis que nous reportions nos souvenirs sur le passé, le présent nous ouvrait des trésors. Nous allions être en ce jour l'objet des libéralités de celle qui dispense les grâces. Toutes les prières du mois se réunissaient pour solliciter sa clémence. Plusieurs avaient des titres particuliers à ses faveurs; c'étaient ceux qui, non contents de lui offrir l'encens de leurs prières, avaient consacré des récréations à exercer un chœur dont les chants devaient monter jusqu'à elle, et par leur mélodie, rendre nos prières plus ferventes et par là-même, plus efficaces.

Aussi, nous faisons-nous aujourd'hui un devoir de féliciter MM. les chantes de leur zèle, et de les remercier. Nous n'avons pas, comme Marie, des richesses à leur partager; mais nous aimerions à leur donner, comme un faible tribut de notre reconnaissance, les éloges qu'ils méritent, si nous ne savions qu'ils ont aspiré à une récompense auprès de laquelle toute la gloire mondaine n'est qu'une vaine fumée.

Voici en résumé le programme de la fête du 16 juin, 200^e anniversaire de l'arrivée de Mgr. de Laval en Canada.

Mercredi 15 juin. A 11 h. du matin première séance dans laquelle M. F. A. H. LaRue, licencié en Médecine, soutiendra sa thèse pour le doctorat en Médecine. Cette thèse a pour sujet le *SUICIDE*, avec cette épigraphe qui en indique bien la pensée principale: *Le sentiment religieux en général est le préservatif le plus efficace du suicide*. A cette séance les seuls médecins seront admis.

A 2 h. P. M. seconde séance publique sur le même sujet.

Le soir à 7 h. discussion entre un certain nombre d'élèves du Petit-Séminaire sur les avantages de l'étude des langues classiques.

Jeudi 16. Grand'messe d'action de grâces, à 9 h. 1-2, avec sermon de circonstance.

Le soir à 7 h. soirée musicale, durant laquelle il y aura plusieurs discours. Des cartes d'admission à cette soirée seront distribuées au secrétariat de l'Université (dans la grande bâtisse), lundi et mardi après midi entre 2 h. et 4 h. et mercredi matin de 8 h. à 10 h.

Notre dernier No., dans lequel nous disions que Mgr. Pinsonnault, évêque de Sandwich, était attendu dans quelques